

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Cantianille B... – Premières relations avec le ciel et l'enfer. – Étonnante discrétion. – Premières peines. – Premières lectures. – Premières fautes.

Cantianille Claudine B... naquit le 22 juillet 1824 à Mont-Saint-Sulpice, village du département de l'Yonne. Ses parents avaient déjà cinq enfants, deux fils et trois filles, quand elle vint au monde. Aussi sa mère pleura-t-elle tout le temps de sa grossesse ; elle était désolée de se voir enceinte pour la sixième fois, et bien plus désolée encore des soupçons aussi pénibles qu'injustes, que son mari lui manifestait à cette occasion. Pauvres parents, ils étaient loin de prévoir ce que serait cette enfant et les faveurs insignes que Dieu lui préparait ! Elle-même en jouit bien longtemps avant de s'en rendre compte, car Dieu l'en combla dès sa plus tendre enfance, afin de la prémunir contre toute pensée d'orgueil, en lui montrant que pour elle ces faveurs avaient précédé tout mérite.

Elle avait à peine deux ans, lorsque commencèrent les merveilleux rapports, qu'elle eut toujours depuis, avec le ciel et l'enfer ; voici dans quelle circonstance :

Un jour, comme elle jouait avec des enfants de son âge (Mlles Uranie Gabel, aujourd'hui mariée à Chéroy, et Elisabeth Rozé, mariée à Joigny), elle vit tout à coup près d'elle un être semblable à un petit garçon d'une dizaine d'années, et, derrière lui, une espèce de monstre hideux qui le poussait pour qu'il la précipitât par le soupirail dans une cave voisine. Elle y tomba en effet, mais à peine avait-elle franchi en tombant l'entrée de ce soupirail, qu'elle se trouva entre les bras d'une belle Dame, toute vêtue de blanc, ayant, comme elle se le disait à elle-même dans son langage d'enfant, des rayons jaunes autour de la tête, rayons qui l'enveloppaient entièrement et éclairaient toute la cave. Cette Dame la reporta si vivement au milieu de ses petites amies qu'elles remarquèrent à peine sa disparition ; puis elle resta près d'elle, pour tenir ses deux ennemis à distance et la protéger dans ses jeux un instant interrompus, mais qu'elle avait repris aussitôt. Ce fait renfermait, en abrégé, la révélation anticipée de toute sa vie, et ce qui va suivre n'en est pour ainsi dire, que le développement.

Depuis ce moment, ce fut à peu près constamment que la petite Cantianille vit cette belle Dame auprès d'elle. " La nuit, je me tenais près de son lit, me disait-elle un jour, à moi-même (1). " Le matin je l'éveillais en l'embrassant, quoique souvent elle me repoussât avec impatience en se retournant d'un autre côté. Puis quand sa sœur aînée l'avait habillée, je la prenais par la main pour la conduire en classe. Il lui arrivait souvent de me dire : " Belle Dame, porte mon panier, il est trop lourd, " et je lui portais son panier. Ses compagnes voyaient alors à son bras l'apparence de son panier, mais elle, c'était à mon bras qu'elle le voyait, comme il s'y trouvait réellement ; arrivée en classe, je m'asseyais à côté d'elle sur son banc. Et combien de fois, lui ai-je soufflé, dans ses leçons, les mots qu'elle ne se rappelait pas ! " Belle Dame, me disait-elle, je ne sais pas ma leçon. – Tranquillise-toi, " lui répondais-je, et je lui soufflais ce qu'elle devait réciter ; dès lors elle ne l'oubliait plus. En récréation, je me tenais auprès d'elle au milieu de ses compagnes, et le soir, je la ramenais à la maison paternelle. Quelquefois, elle se lassait de mon assiduité : " Tu m'ennuies, belle Dame, je ne suis pas assez libre. " C'étaient les premières manifestations de son caractère indépendant, et je ne pouvais guère l'apaiser qu'en lui promettant une belle robe ou en lui donnant des bonbons. "

Quelle bonté toute maternelle ! Et c'était jusqu'aux soins les plus humbles qu'elle donnait ainsi à sa petite protégée. La voyait-elle fatiguée ou malade, elle l'attirait dans un lieu écarté, l'asseyait sur ses genoux pour la soigner, la caresser et adoucir ainsi ses souffrances. Elle allait plus loin encore : il y a quelque temps, pour lui rappeler ses tendresses d'autrefois, elle lui disait, en souriant : " Veux-tu que je te nettoies tes sabots ? Viens donc que je te lave les mains, que je te fasse passer par-dessus le barbutat (2). " Telle était en effet, son ineffable tendresse, et Cantianille en abusait souvent, jusqu'à la faire plier à ses caprices d'enfant, jusqu'à lui demander, par exemple,

qu'elle changeât de costume à sa fantaisie. N'eut-elle pas, un jour, l'idée bizarre, mais bien naturelle dans une enfant, de lui voir une robe couleur du soleil, couleur du temps, comme certain personnage bien connu des contes de Perrault. La belle Dame s'y prêta de la meilleure grâce, et, sur-le-champ, lui apparut comme elle le désirait. Ce changement se faisait tout à coup, sans qu'elle disparût, et Cantianille ne pensait pas qu'il y eût là rien d'extraordinaire.

Aussi, malgré son jeune âge, ne parlait-elle à personne de ces faits dont elle ne comprenait pas le merveilleux. Le soir, elle demandait bien à ses parents, si on avait dit à la belle Dame qu'elle avait été sage, afin d'en recevoir quelques dragées ; mais elle ne disait rien qui pût faire soupçonner de qui elle parlait. Elle croyait d'ailleurs que ses parents et ses compagnes la voyaient aussi, et comme Dieu ne voulait pas qu'elle révélât ce secret, il ne permettait pas que jamais elle répondit aux questions qui lui étaient faites à ce sujet. " Je m'éloignais quelquefois de mes petites amies, me disait-elle, afin de causer avec ma belle Dame, et souvent elles se moquaient de moi, me demandant pourquoi je parlais toute seule ; car elles voyaient remuer mes lèvres, sans entendre mes paroles ; mais au lieu de leur répondre, je parlais d'autre chose. Quand, l'hiver, mon père me portait en classe, derrière son dos, je voyais toujours ma bonne amie (3) à côté de moi, causant avec moi, mais ne disant rien à mon père, et je remarquais, à mon grand étonnement, que même dans les plus mauvais chemins il n'y avait jamais de boue à ses sabots. Et moi, je me crotterais tant, pensais-je, mais sans le dire à personne. "

Cantianille n'était pas seule l'objet des tendresses de sa protectrice ; elle avait un frère malade, qui les partageait avec elle, sans voir cependant comme sa sœur, celle qui les lui prodiguait. Ce frère, né vingt ans avant elle, était alors élève du grand séminaire de Sens, et malade de la poitrine. Souvent la belle Dame lui faisait donner par sa petite sœur maintes et maintes friandises, et, quand il demandait à celle-ci qui les lui avait données à elle-même, elle répondait simplement : " C'est ma belle Dame. " Il remarquait bien la singularité de cette réponse, mais il ne chercha jamais à la comprendre. On aurait dit qu'il entrevoyait là un mystère que par discrétion il ne voulait pas sonder.

Ce mystère, du reste, ne tarda pas à lui être révélé, car celle que sa sœur appelait ainsi vint l'assister elle-même à ses derniers moments. Il la vit alors, la reconnut, et apprit en même temps ce que sa jeune sœur deviendrait plus tard !...

La mort prématurée de ce frère qu'elle aimait beaucoup, fut la première peine de Cantianille. Quelle scène déchirante !... pour sa mère surtout !... malade elle-même, elle n'avait pu soigner son fils ; elle n'eut pas davantage la consolation de l'accompagner à sa dernière demeure. Il lui fallut se résigner à voir passer aux pieds de son lit, sans les suivre, ces restes si chers... D'autres circonstances rendaient encore cette mort plus douloureuse.

Les parents de Cantianille, avaient tout sacrifié pour l'instruction de ce fils aîné, et par sa mort, ils se trouvaient presque sans ressources. Combien de fois depuis les entendit-elle se demander avec anxiété : " Que faire ? Que devenir ? Voilà le bichet de blé achevé, comment en acheter un autre ? " Et dans les élans de son bon cœur, la pauvre petite cherchait à économiser le plus possible sur sa nourriture, ne mangeant à l'école que la moitié du pain que sa mère lui avait donné le matin, et conservant le reste pour son repas du soir. Il lui était si pénible de voir l'inquiétude de ses parents !

Mais ce qui l'attristait beaucoup plus encore, c'était les discussions qui, trop souvent, s'élevaient entre eux, quoiqu'ils parussent très unis. Car, hélas ! chez eux comme chez beaucoup d'autres, la réalité ne répondait pas toujours à ces belles apparences. Sa mère était bien la plus vertueuse des femmes, mais sa vertu ne suffisait pas pour tranquilliser son mari ; et bien souvent, de froissements en froissements, les querelles en venaient jusqu'aux menaces. Cantianille alors, se jetait entre eux. – Ote-toi, ou je le tue, lui cria un jour son père. – Tuez-moi, répondit-elle ; mais vous ne frapperez pas ma mère.

Une autre fois, elle avait alors neuf ans, elle était près du lit de sa mère, quand un homme qui sans motif, excitait les soupçons de son père, demande en passant : Comment va la malade. – Vas-y voir, lui répond ce dernier avec un ton glacial ; et en même temps, il se rapproche du lit de sa femme d'un air menaçant. – " Pauvre enfant, s'écrie-t-il, en regardant sa fille, comme elle lui

ressemble ! – Oh ! papa, répond aussitôt Cantianille, pouvez-vous dire cela ! vous me renoncez donc ? Et comme il s'élançait sur sa mère, elle s'élançait elle-même, et reçoit sur la tête un coup si violent, qu'elle tombe évanouie ! Pauvres parents, quel désespoir ! Leurs soins et leurs cris la rappellèrent bientôt à elle-même. – Ah ! maintenant, dit-elle à son père ; vous ne répéterez plus cela, car votre chagrin prouve bien que je suis votre fille. Il le lui promit et il tint parole.

C'était donc à la rude école de la souffrance, que son âme se formait dès ses plus tendres années. Aussi, douée de la plus riche nature, faisait-elle déjà pressentir qu'elle ne serait pas une créature ordinaire : vive, ardente, quelque peu impérieuse, elle prenait partout l'ascendant ; choisissant et dirigeant les jeux de ses petites compagnes, les gouvernant avec un empire qu'elles acceptaient sans contestation, comme si, d'instinct, elles eussent senti sa supériorité.

En même temps, sa destinée future se manifestait par de singuliers pronostics, incompris alors comme le sont tous les pronostics, mais aujourd'hui bien faciles à comprendre. A quatre ans, ses lectures ordinaires, c'étaient les Actes des apôtres, les voyages de saint Paul, et, qui le croirait ? l'Apocalypse de saint Jean ! Un dimanche, aux vêpres, elle avait trouvé sur un banc de l'église, un Nouveau Testament, vieux livre tout déchiré, qui restait toujours là. Ayant pris un grand plaisir à lire l'histoire du ciel, comme elle l'appelait, elle y passait, chaque dimanche, tout le temps des vêpres. A peine arrivée à l'église, elle posait là son catéchisme et s'emparait du vieux livre. Quand elle apprit, un jour, que personne ne comprenait cette obscure prophétie, elle en fut toute surprise. – " C'est singulier, disait-elle ; il me semble pourtant que je comprends tout cela. " Et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, dans ces lectures, elle se figurait entrevoir bien des choses qui lui arriveraient plus tard.

Jusqu'à quatorze ans, elle fit donc ainsi de l'Apocalypse sa lecture favorite, au point qu'elle la savait par cœur. Et les deux années suivantes, quand elle revenait du couvent dans sa famille, elle aimait à retrouver encore à l'église, sur le même banc, le vieux livre qu'elle y avait lu si souvent. Mais depuis lors, elle a abandonné entièrement cette lecture.

Un livre qu'elle aimait encore avec passion, c'était la vie de la vénérable Marguerite-Marie. Comme elle était heureuse, au récit de toutes les apparitions de Notre Seigneur à cette humble religieuse ! Comme elle enviait la mission qu'il lui avait confiée, de répandre la dévotion à son sacré cœur ! " Ah ! si c'eût été moi disait-elle ; et elle sous-entendait : Je n'aurais pas hésité si longtemps ! " Car, dans son impétuosité d'enfant, il lui semblait qu'à la place de la sainte, elle se serait mise aussitôt à courir le monde. Elle était tellement habituée à voir constamment la belle Dame, tellement plongée dans le surnaturel, qu'elle ne comprenait rien à ces prudentes hésitations.

Malgré tous ses bons sentiments, le mal commença de bonne heure à se développer en elle. Le démon, qui dès ses premières années avait cherché à tuer son corps pour l'empêcher de remplir la mission que Dieu lui destinait, le démon s'acharnait, dans le même but, à tuer son âme. Il lui avait appris, par ses compagnes, des choses qu'elle eût été fort heureuse d'ignorer plus longtemps, et dès l'âge de cinq ans, la pauvre enfant contristait déjà sa protectrice, qui lui répétait souvent : " Ta mère est malade ; je suis ici pour la remplacer ; tu dois m'obéir. Vois donc comme je t'aime ; je suis toujours avec toi. Si tu n'es pas sage, tu n'auras pas de bonbons, je te laisserai et je m'en irai. – Oh ! il n'y a pas de danger, lui répondait Cantianille ; tu t'ennuierais trop loin de moi. – Ou encore, quoiqu'elle en eût bien peur : " Eh, bien, va-t'en, lui disait-elle ; tu me débarrasseras : tu m'ennuies. " D'autres fois, elle lui défendait de la regarder. " Détourne-toi, belle Dame, je serai plus libre. " Mais la menace qui l'effrayait le plus, c'était celle de tout dire à sa mère ; car elle avait déjà pour elle cet amour immense qu'elle lui a toujours conservé. Et quand sa protectrice lui disait : " Je raconterai tout à ta mère, " aussitôt elle lui sautait au cou, la suppliait, en l'embrassant, de ne lui en rien dire. Elle aurait été si peinée !...

Tels étaient les efforts de la belle Dame, pour conserver toute sa beauté à cette jeune âme qu'elle aimait tant ! Toujours à ses côtés, comme la mère la plus attentive, elle ne lui passait rien. Mais en même temps, quelle bonté dans ses réprimandes si multipliées ! Quelle douceur pour se faire pardonner cette continuelle surveillance, et corriger par la tendresse ce cœur si aimant et déjà si fier, qu'un reproche irritait, mais qui se rendait sans peine à une douce parole !

Il eût été heureux pour la petite Cantianille, qu'elle eût trouvé au confessionnal une bonté

pareille. De quelles fautes et de quels malheurs cette bonté l'eût préservée ! Mais ils sont rares, les cœurs d'hommes et même les cœurs de prêtres auxquels Dieu a fait ce merveilleux don, plus rares encore ceux qui le conservent au milieu des déceptions et des froissements de la vie. Et rares, surtout, ceux qui, le possédant, ce don, osent et savent en user ! La bonté !... Elle est si facilement prise pour un sentiment moins pur ! Et il lui est si douloureux de se voir mal comprise et calomniée !...

Quoi qu'il en soit, malgré les vertus de son confesseur et le dévouement qu'il lui montrait, Cantianille ne lui ouvrait pas son cœur, elle le craignait trop !... Aussi la pauvre enfant, dans ses examens de conscience, cherchait-elle beaucoup moins ses péchés que des phrases pour les dissimuler. Quelles tortures pour son imagination ! Et encore, si elle eût tout dit, tant bien que mal ! La belle dame l'y exhortait vivement. La première fois que sa petite protégée se confessa, elle resta près d'elle au confessionnal, l'encourageant à tout dire. " Oui, oui, lui répondait tout bas Cantianille ; tout à l'heure, après ceci. " Et elle sortit sans rien avouer. Bien grondée par son amie, elle lui promit de tout révéler la prochaine fois, et cette fois encore, elle fit comme la première, et ainsi, de confession en confession, la puissance du démon sur elle augmentant avec l'âge, ses fautes devenant plus nombreuses et plus graves, et par là même ses confessions plus difficiles.

- (1) On verra par la suite, comment j'ai été et je suis encore favorisé de ses visites.
- (2) Terme du pays.
- (3) Elle lui donnait souvent ce nom.